
Terre interdite

A propos de
« *Une enfance algérienne* »

Dominique Le Boucher et Jacques Dumont

Ce livre, *Une enfance algérienne*, publié aux Editions Gallimard en 1997, comporte seize textes inédits d'écrivains ayant vécu leur enfance dans l'Algérie coloniale. Ces textes, recueillis par Leïla Sebbar, sont ceux de Malek Alloula, *Mes enfances exotiques*. Jamel Eddine Bencheikh, *Tlemcen la haute*. Albert Bensoussan, *L'enfant perdu*. Hélène Cixous, *Pieds nus*. Annie Cohen, *Viridiana mon amour*. Roger Dadoun, *Hammam*. Jean Daniel, *Arrêts sur images*. Mohammed Dib, *Rencontres*. Nabile Farès, *La mémoire des autres*. Fatima Gallaire, *Baï*. Mohamed Kacimi-El-Hassani, *A la claire indépendance*. Jean-Pierre Millecam, *Apocalypses*. Jean Pélégri, *Quand les oiseaux se taisent*. Leïla Sebbar, *On tue des instituteurs*. Habib Tengour, *Enfance 1*. Alain Vircondelet, *Le retour des sources*.

“Et soudain, comme si j’avais regardé ce qui ne doit pas être vu, la curiosité châtiée par la mort sanglante dans le cabinet interdit, je sais que l’objet du désir est là, à portée de l’œil arrêté sur l’image. Le regard se fixe ailleurs un moment, pour revenir au détail, cette fois, et à la lettre de l’image, aux mots qui la sous-titrent et que je n’avais pas encore lus. Des hommes, vociférant, se précipitent sur une femme au seuil d’une salle de classe.”(*Une enfance algérienne* et *On tue des instituteurs*, L. Sebbar).

L'Algérie, il semble que ce pays, et son nom lui-même, jamais prononcé avant que les écoles coloniales ne s'en mêlent, doive être, pour ceux qui y ont vécu leur enfance, en quelque âge de son histoire depuis la mauvaise année 1830, le pays interdit ou peut-être conviendrait-il mieux de dire: le pays de l'Interdit. En effet, presque toutes les interdictions qui peuvent provoquer une rupture dans la transmission devant s'effectuer d'une génération à l'autre se sont inscrites dans les

Automne 1998

années de la colonisation, au niveau de l'imaginaire devenu impossible, insensiblement et de plus en plus profondément jusqu'à aujourd'hui. Interdit de voir et interdit d'entendre qui, dans d'autres enfances, pavent aussi la voie — la voix? — du désordre, sont ici relayés par l'interdit de la mémoire, de la compréhension des signes et de la lecture d'une histoire dans laquelle chacun puisse reconnaître sa place.

En ce lieu où vont s'enraciner les deux types de comportements humains qui remplissent les valises de tout colonisateur: violence et humiliation, l'accumulation du refoulé nourrit l'enfant d'une souffrance et d'une culpabilité qui font déjà de lui un exilé sur sa terre. Vision de scènes quotidiennement trop cruelles que l'on ne peut comprendre, réel terrifiant ou grotesque que l'on ne peut nommer, impossibilité de s'en référer aux pères et mères pour recueillir le moindre sens. Voilà à partir de quelles données les enfances coloniales des 16 écrivains qui ont participé à ce livre se sont écrites sur les feuillets éparpillés du temps. Et voilà, de nouveau, un demi-siècle plus tard, que des enfances contemporaines les rejoignent dans un réel incompréhensible.

C'est en regard de cette répétition des mêmes scènes ayant conduit aux ruptures de mémoire et d'identité que l'on sait, que la richesse de ces enfances algériennes ouvre sur un avenir d'écritures dont les écrivains se saisiront comme moyen de transgresser l'interdit de la parole qu'on leur a fait et qu'ils se sont faits eux-mêmes. Cette histoire refusée, sans cesse refermée sur son être douloureux, vole ici en éclats au travers du travail accompli par chacun d'eux. Travail essentiel qui est de tenter de reconstituer une mémoire, de nommer les peurs et les désirs que l'enfant a voilés de silence, et qui ont alors marqué son corps et sa pensée jusqu'à les nier.

L. Sebbar: *“Il s'agissait d'écrire sur une enfance coloniale, et un pays colonisé ne peut pas être un pays idéal ni idéalisé. Tous les écrivains qui ont participé à ce livre sont encore très liés à l'Algérie, sinon ils n'auraient pas écrit. Au contraire de beaucoup de gens pour qui l'Algérie est un pays désormais interdit, ou au moins interdit de mémoire, pour ces écrivains-là, ce pays n'est pas interdit d'enfance.*

Cette fraternité d'écriture, cette idée de tribu, même fugitive, me permettait d'écrire moi-même sur un moment d'enfance que j'avais oublié et qui a fait retour de cette manière. J'avais besoin d'être accompagnée et d'accompagner, de retrouver une Algérie que je n'ai pas forcément connue d'une façon aussi familière et intime que celle que racontent J.E. Bencheikh, R. Dadoun ou M.Kacimi.

C'était une démarche d'oser écrire quelque chose de l'enfance que je ne voulais pas dire jusqu'ici. Etre aujourd'hui, dans la position d'un enfant qui regarde ce qu'il n'a pas vu et écoute ce qu'il n'a pas entendu parce que c'était difficile à voir et à entendre à ce moment-là. Ce livre est donc important pour les Français, pour les Algériens vivant en France maintenant, et il serait tout à fait nécessaire qu'il puisse parvenir en Algérie et y être lu.”

Ce qui peut être lu comme fil conducteur à travers chacun des seize textes d'enfances algériennes, c'est la remise en cause qui est à l'origine de toutes les guerres, de toutes les déflagrations, de tous les déchirements à l'intérieur et hors des entrailles de soi et du monde, du bonheur de l'enfant dans sa légitime fusion avec la mère. Pour le dire simplement, le colonialisme peut être perçu comme une des mises en acte de la rupture de la filiation, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de mémoire possible de la mère.

La mère comme terre-symbolique, Algérie, ventre où se sont pétries les cultures et les langues d'origine, pour J.-E. Bencheikh, H. Tengour, M. Dib ou A. Vircondelet.

La mère-chair, lieu d'enfantement et de racines, lieu des maisons et de la tendresse des femmes où l'eau matricielle retient les hommes de l'éclatement et du départ hors de la tribu, pour H. Cixous, A. Cohen, R. Dadoun, A. Bensoussan, J. Daniel ou F. Gallaire.

La terre-nourricière, terre-mère travaillée et fécondée de vie où l'homme inscrit sa force virile dans les orangeraias, les vignes et les jardins, et dans la découverte sensuelle de sa chaleur, de sa lumière, de ses odeurs et de ses ruissellements de joie et de cruauté, pour J. Pélégri, M. Alloula ou M. Kacimi.

Enfin, la mère-caverne, la mère-océan impénétrable dans sa blessure et dévoreuse à la fois dans la violence dont elle ne protège pas l'enfant, puisqu'elle est elle-même chair violée et qu'elle le nourrit de son lait de sang et de sel, pour L. Sebbar, J.-P. Millecam et N. Farès.

Mais l'allégorie de la mise en danger qui fait référence à toute déflagration que connaît l'être lors de ses multiples naissances et renaissances est ici prise en compte par chaque créateur — tout véritable écrivain écrit le monde à travers lui — et déployée au gré d'un aérien voile de mots dans un désir commun et presque désespéré de rendre à nouveau la filiation possible. En effet, pour qui donc ces paroles qui émeuvent par tant d'audacieux silences remplis d'odeurs et de rythmes doucement musicaux, sinon pour les enfants d'Algérie hors-pères et mères d'aujourd'hui? Qui, mieux que N. Farès pourrait leur parler d'eux en leur parlant de lui et se parler de lui en se parlant d'eux, leur souffler à l'oreille une ombre de mémoire qui ne soit plus celle des autres afin qu'ils cessent de se couper eux-mêmes la parole, en taillant à pleine chair vive dans le corps de la mère et du sens.

On pourrait paraphraser J. Pélégri dans *Le Maboul*: "*Comme tu commences, tu finis*", en constatant ce que chacun a écrit de la maladie de la mère, de ses raz-de-marée, de ses tremblements de terre, de ses pertes et de ses abandons, du rétrécissement de sa langue après maints "lavages d'instruction" jusqu'à ne plus être que quelques signes qu'on n'utilise plus comme le Tifinagh, en songeant que les territoires d'enfance de ceux qui écrivent là sont à nouveau des territoires "d'Infance" pour ne pas dire d'infanticide. Qui défendra ces enfances du rapt qui se perpétue d'un temps à l'autre du temps des maîtres au temps des esclaves devenus maîtres-esclaves dans la jouissance de la mort?

L. Sebbar: "*Dans chaque texte, à la fin, il y a un raccord avec la situation actuelle de l'Algérie. C'est comme si, pour chacun, cette fin avait été un début, le prétexte au récit d'enfance. Dans le texte d'A. Cohen, il n'y a pas d'intervention du politique, mais c'est la maladie et la mort prévisible de la mère qui sont le point de départ.*

Ces enfants-là, ont une sorte de prescience de ce qui pourra arriver. Ils sont toujours curieux de ce qui apparaît comme secret, interdit, et qu'ils transgressent d'une certaine manière. M. Alloula surprend la scène sexuelle qu'il ne devrait pas voir. H. Cixous rencontre le petit cireur qu'elle ne devrait pas rencontrer. Dans les textes les plus pacifiques, il y a la présence de la maladie, dans le texte de F. Gallaire c'est la mère malade avec le contrepoint et la présence des nourrices. Le pressentiment de la catastrophe est là. Dans celui d'H. Tengour, ce sont les

réflexions extrêmement péjoratives que l'enfant entend sur l'autre, les Juifs ou les Français. Une parole est là qui ne devrait pas être entendue."

A cette complexité des mondes qui se heurtent et cherchent à s'épuiser l'un par l'autre, à se chasser mutuellement du lieu et de toute sorte de lieux, chacun va tenter d'échapper en se nommant autre, en se créant par l'écriture et en inaugurant son propre monde où grandir sans être mis à mort ou déchiré infiniment par un choix qu'il ne peut faire. On peut arbitrairement classer les textes de ces 16 enfances algériennes, à partir de trois types de réactions littéraires qu'ont opposées les écrivains à l'apartheid et à toutes les impostures qui ont suivi.

Ceux pour qui ce qu'il y avait à dire de l'Algérie coloniale, ne pouvait être formulé et entendu qu'au travers d'une forme de dérision et d'humour, une façon de mettre en jeu l'autre et soi-même dans un désordre soulignant les incohérences, voire les bouffonneries et les ridicules du nouveau monde et de ses hypocrites prétentions de donneur de leçons. En même temps que se glisse l'idée d'un bonheur présent par la profonde vitalité et aptitude à la joie des êtres, la formidable sensualité des odeurs, des jardins, de la lumière et de l'incandescence de la nature, du désert et des eaux. L'idée de la douceur des maisons, de leur complicité avec la volupté des nourritures et des parfums, des rituels respectés par les mains des femmes où l'on pouvait encore être rassuré sur la vie.

Malek Alloula: *Mes enfances exotiques*; J.-E. Bencheikh: *Tlemcen la haute*; A. Cohen: *Viridiana mon amour*; R. Dadoun: *Hammam*; J. Daniel: *Arrêts sur images*; M. Dib: *Rencontres*.

Ceux pour qui l'enfance ne peut se raconter que dans une mise en acte du réel à l'intérieur du monde imaginaire où l'enfant prend en compte sa mémoire. Déjà confrontés à l'effrayante aptitude des adultes à trahir, travestir le sens, voire l'escamoter en un tour de passe-passe fabuleux, des mots, à faire de chacun d'eux un personnage de comédie ou de drame, ces enfants-là, tentent de redonner aux paroles l'équilibre des faits vécus. On pourrait dire qu'ils s'appliquent à décortiquer la pantomime pour en souligner avec une cruelle avidité l'imposture. Leur question serait alors: "Mais qu'y a-t-il de vrai dans tout cela?" Il s'agirait, bien entendu, d'oser dire les mensonges avant que mentir ne soit devenu une simple façon de parler.

A. Bensoussan: *L'enfant perdu*; F. Gallaire: *Baï*; M. Kacimi-El-Hassani: *A la claire indépendance*; J. Pélégri: *Quand les oiseaux se taisent*.

Enfin, l'aspect dramatique de ce qui a été, de quelque côté que l'on se place, imposé à cette génération d'enfants nés entre 1920 et 1950 dans un pays qui n'était pas libre et qui enferma chacun de ceux parmi les plus sensibles à cette douloureuse "peine à vivre" dans l'imposture et la solitude apparaît dans les textes des écrivains sur lesquels le piège s'est refermé.

H. Cixous: *Pieds nus*; N. Farès: *La mémoire des autres*; J.-P. Millecam: *Apocalypses*; L. Sebbar: *On tue des instituteurs*; H. Tengour: *Enfance 1*; A. Vircondelet: *Le retour des sources*.

"La compréhension des langues pour l'enfant était réduite puisqu'il était presque interdit de se livrer à la connaissance de l'arabe. Pour un enfant dans cette situation

euphorique du hammam, allongé, planant sur une sorte de tapis magique, ces langues qui se parlent à son oreille constituent une sorte de chant et de berceuse qui impressionnent profondément l'affectif." R. Dadoun

Ambivalence de l'interdit justement posée là, donnée à voir et à entendre trente ans après. Interdits imposés par la présence physique de l'autre, à laquelle on n'a rien pu, et puis que l'on s'impose presque naturellement comme pour s'en punir. Comment se serait-on autorisé au bonheur des parfums dans une Algérie militairement tenue en main? Comment se fondre dans le lieu des odeurs natales et des rêves sans être un tant soit peu coupable? Et pourtant le pays était beau et lumineux alors, tel qu'il demeure en son outrage. Comment vivre la joie de l'enfant dans ce corps, si ce n'est caché, replié, reclus?

"Je me suis aperçu dans mon texte que je pouvais aligner des pages sans que les Arabes aient l'air d'être présents. J'ai vécu dans une atmosphère familiale où la culture française et son imprégnation étaient si dominantes que la question d'une autre culture ne se posait pas." J. Daniel.

J. Daniel a vécu son enfance deux fois retranchée de la réalité incisive du lieu dans le ventre de "la grande maison" et dans la profusion dévorante d'une littérature française qui évinçait toute autre possibilité. Le bonheur étant garanti par l'estime et la tendresse des proches pour qui l'extérieur était un vide, de langues, de cultures et de significations. *"J'ai découvert la banalité de mon enfance heureuse en arrivant à Paris. (...) Jusqu'au jour où je brandis mon bonheur comme une grâce et où je me mis à évoquer les frustes auteurs de mes jours comme des Princes. Ma maison faisant office de Refuge et de Source."*

M. Dib tentait d'enfouir le plus longtemps possible dans un puits d'oubli la quotidienneté coloniale par la pratique répétée qui consiste à ne pas voir. Ainsi l'enfant imagine-t-il que ce qui n'est pas vu n'est pas et ne sera pas marqué de mémoire. Peut-être n'y a-t-il jamais eu de colonisation, jusqu'à ce qu'un certain son étrangement étranger entre dans le jeu. *"Première rencontre. A côté du mien vivait un autre monde mais, de toute ma petite enfance, je ne m'en étais guère aperçu."*

A. Cohen, engloutie dans l'humide chaleur maternelle des femmes nourricières et dans l'ombre pudique portée sur l'en-dehors, confie sa destinée au jeu de cartes, seule hypothèse de désordre envisagé. Le monde ne mérite certainement pas qu'on le prenne plus au sérieux et avec plus de gravité qu'un simple jeu de hasard. Le jeu est d'autant plus ludique qu'il est clandestin, ainsi que ce qui, de l'autre côté des femmes, reste inconnu. *"La partie de cartes était inconcevable dans une maison en bordel, pourquoi? Je n'en sais rien, Viridiana de mon coeur en désordre, Viridiana qui a tout appris par le désordre."*

R. Dadoun est celui qui exprime le mieux la dissociation entre dedans-dehors que l'enfant reçoit à son insu mais avec laquelle il s'autorise, lui, à ruser pour préserver un espace de bonheur à partir duquel l'adulte osera s'écrire une enfance algérienne heureuse. C'est d'abord le lieu de la nourriture avec la mère dont il est le principal complice, puis le lieu du métier du père et de la connaissance des rites le concernant au sein de la petite boutique, enfin, c'est le lieu de la fiction communautaire avec le hammam. *"Après que son père l'a lavé, avant de s'en remettre lui-même aux mains du masseur kabyle, il plaque sur sa tête le rassoul qui*

Automne 1998

rendra les cheveux soyeux et s'amuse à comptabiliser les grands "ah" paternels scandant le craquement des articulations."

M. Alloula restitue un moment de pure farce, mise en scène grotesque de la figure artificiellement composée des maîtres du lieu. Il se donne et nous donne le plaisir gourmand, revanche sur l'impuissance guerrière de ce temps-là, de courir derrière l'enfant qui toucha au centre de l'interdit en voyeur et témoin. La ridicule fornication de ces étrangers est un instant de vérité qui tranche avec le mensonge quotidien dans lequel s'entretient le colonialisme social et humain. *"La relation du bonheur, fût-il modestement villageois, est chose malaisée, périlleuse dès lors qu'on veut en explorer le versant enfantin, où un infime rien prend aussitôt des allures de miraculeuse aubaine."*

J.-E. Bencheikh, malgré la fin plus violente de son texte reliée à une situation contemporaine, restitue à ce pays de culture berbéro-arabe la parure littéraire et esthétique de l'Orient, telle qu'elle fut aimée et convoitée par de nombreux voyageurs éblouis par sa richesse. Bonheur de dire et de conter, bonheur de humer autant les parfums que les mots qu'ils exhalent, bonheur de goûter et de boire le ruissellement des sons et des eaux vives. Bonheur qui, aujourd'hui, semble presque un blasphème et qu'il convient pourtant de persister à écrire. *"Je fais un rêve. Presque tous les soirs. Le même. J'éteins la radio et je rêve. Je n'arrive pas à éteindre ce rêve. Je quitte mon corps pour celui d'un enfant de six, neuf, douze ans. Je grandis à chaque fois."*

"J'aurais pu écrire un texte plus dramatique. J'allais quasiment en permanence au quartier arabe et j'ai pu y assister à des scènes de très grande violence qui m'ont marqué profondément. Mais peut-être avais-je besoin aujourd'hui de compenser cette accumulation de violence par l'idée que nous avons pu vivre ensemble dans une certaine harmonie." R. Dadoun.

Pour A. Bensoussan, c'est la perte de la main de la mère qui rend possible l'entrée de l'enfant dans le monde de l'autre. Et comment grandir au monde sans perdre cet en-soi qui est le territoire délimité par la mère? C'est grâce à une petite fille musulmane que le mouvement devient évidence, réflexivité, don, réponse au monde clos des mots de l'adulte, si nombreux et si infranchissables. *"Ma mère discute pour le principe et elle le fait dans la langue du pays dont je perçois tout juste les "shral" et les "achrène douro", mais moi je ne comprends pas bien l'arabe et puis je suis si petit et déjà encombré de mots."*

F. Gallaire, dans l'action qu'imaginent les deux enfants pour gravir ce qui les sépare — les murs — d'une vision différente et différée, suggère déjà que la maladie de la mère va cesser d'être ce qui retient, puisqu'on ne peut rien y faire. A nouveau, l'enfant choisit de la délaissier pour "faire le mur" et s'appropriier des points de repère plus vastes, le prix à payer étant l'expérimentation de la douleur. *"Notre désir d'enfant est d'aller voir du côté des ouvriers, arrivés tôt ce matin pour travailler à monter les murs de la nouvelle maison; en réalité une grande aile ajoutée aux vieux bâtiments en U pour multiplier l'espace de vie et le fermer."*

M. Kacimi parcourt, lui, les chemins buissonniers d'une indépendance, aussi enfermée dans ses mots que les actes glorieux des martyrs, aussi inexistante, sous un soleil dont la brûlure écarte le doute. La réalité de l'indépendance, ce en quoi elle ne peut échapper aux enfants que la langue française maintient dans le non-sens,

c'est une retenue d'eau claire. *"Heureux, essuyant nos larmes, nous nous baignons dans l'eau, les galets et l'ombre, jusqu'à trouver la suite de la chanson: J'ai trouvé l'eau si belle que je m'y suis baigné. Nous oubliâmes le chemin de Bou Saâda, nous étions déjà libres."*

J. Pélégri qui est le seul à avoir vécu son enfance dans une ferme de la Mitidja et à y avoir été baigné dans l'existence quotidienne des enfants et des ouvriers agricoles algériens met en évidence le lien profond qui peut se créer entre une terre nourricière et l'homme qui la touche de ses mains. Toute la complexité de l'histoire passionnelle qui se joue entre le fermier colon, l'ouvrier algérien et la terre est pour l'enfant le lieu du questionnement qui va donner naissance et raison d'être à l'écriture. *"En les entendant, le cheval avait remué sa crinière, plusieurs fois, tout blanc sous la lune, et en hennissant comme pour nous montrer le chemin, il était parti au galop vers l'oued et l'eau de la montagne. Lui, dit Areski, il a compris."*

"La façon dont la colonisation séparait les gens était très subtile. On pouvait en percevoir les effets mais on n'en possédait pas les clés. Il y a eu des interdits d'enfance marqués dès le départ. L'enfant a dû se débattre à travers des cassures de mémoire et s'inventer en regard de ces histoires-là."

L. Sebbar situe l'histoire de l'enfant avec son territoire d'enfance plus directement dans le rapport que peut avoir chacun avec l'image angoissante de la perte, qui est une image symbolique forte en ce qui concerne l'Algérie. Ici les deux photographies se superposent, celle de l'Algérie colonisée où chacun est dans la perte, la séparation d'un autre: père, amant, oncle, fiancée, et celle de l'enfant, par la mort déjà réalisée et re-vue du père ou de la mère dans la personne des instituteurs laïques et républicains. *"J'ai compris, je crois avoir compris que des hommes en armes ont tiré sur d'autres hommes, il y avait une femme. Comme dans la guerre, j'ai entendu mon père siffler Le chant des Partisans, dans l'autre maison. Ainsi, des hommes n'aiment pas les instituteurs et ils les tuent."*

J. P. Millicam fait entrer la violence que subit l'Algérie dans le mythe. Une sorte de surréalité algérienne qui intègre les démons ancestraux, les maîtres du vieux monde accomplissant de féroces métamorphoses et réécritures pour accoucher de lui. Tel qu'il n'a pas encore su être. Se mêlent alors les délires guerriers et les tremblements de ce monde au-delà desquels persiste seule une certaine couleur de l'eau, transparente. *"J'ai vu la mer en furie revenir vers les sables qu'elle avait désertés, les tourbillons de l'écume qui se jetaient à mes pieds pour me rappeler la ville engloutie au large du cap Ivi."* J.-P. Millicam.

H. Tengour nous renvoie la peur de cet inconnu d'enfance, au travers des détournements de langage, les superstitions, les légendes auxquels peut donner naissance l'hagiographie et l'omniprésence dans la vie quotidienne du religieux. Les craintes dues aux diverses malédictions, la dureté et la violence des exclusions et des mises à l'écart, pour cause de religion, culture, origine différente, se mêlent à la pauvreté et aux jeux où l'enfant reconquiert un instant l'honneur du vainqueur ou la cruauté du bourreau. *"Mon grand-père nous raconta que la terre s'était ouverte puis refermée sur des impies. Il tenait la chose d'un fakir derqaoui qui avait assisté à cela. Et d'autres prodiges encore."*

A. Vircondelet vit au sein de la famille dans la division de la mère et du père, l'affrontement du vieux monde dont la sauvagerie des rites, des désirs et des rêves est adoucie par la sensualité et la langueur des sons, des gestes, des odeurs, et du monde moderne dans sa futilité et son dédain. Replié dans la profondeur d'un Orient qui trace sur lui le chemin des origines bien en-deçà de son existence et qui le fait "ancien", contraint à l'exil et à la séparation, l'homme demeure dans cet état de l'enfant blessé. *Cela voulait dire que quiconque avait connu ces enfances singulières et doubles et en avait triomphé était forcément sauvé, blessé mais sauvé, et en même temps comme dégagé de la société civilisée par une clairvoyance acquise de la souffrance.*"

H. Cixous, dont le texte est un des plus douloureux, extrait l'enfance hors de sa prétendue innocence par une scène vécue avec la même violence d'amour-haine que s'il s'agissait d'adultes dans la peau desquels ces enfants se seraient tapis. Le mépris et la bestialité avec lesquels la population algérienne était traitée, et dont la petite fille juive se sentait coupable, la laisseront entièrement sans défenses face au geste du petit cireur. Victime et bourreau, ensemble, pris dans les servitudes et les leurre d'une histoire où leurs rôles sont déjà écrits à leur insu. *"A nouveau j'étais envahie par le sentiment de la honte qui accompagne nos mensonges. Et c'est cette honte qui est le signe de notre enfance. Car les enfants s'efforcent douloureusement d'imiter l'enfant qu'ils ne sont jamais et, n'y parvenant pas, ils simulent et s'emploient à dissimuler leur imposture."*

Avec N. Farès, l'histoire trouve sa chute et son enfermement. Aucun lieu de parole en ce monde, aucune terre pour la mémoire et pour le corps réunis, aucun temple de bouche pour le fracas des langues arrachées et nulle disposition d'oreille pour l'entente ou l'entendement. Exil de l'être hors des demeures d'enfance, hors des parcours et des traces de son passage sur sa terre, hors de son A-mour de l'Autre et hors de soi jusqu'au vide, blanc qui ne peut être nommé. Fuite, partitions, démembrements des hommes et des chevaux, sur le territoire que la ligne de déchirure des barbelés achèvera de rendre meurtrier d'enfances. *"Cela ressemblerait un peu, en un monde différent, bien entendu, à la nouvelle de J.D.Salinger: Juste avant la dernière guerre contre les Esquimaux...; ce titre me rappelle que l'histoire de l'emballotage et du traîneau, j'ai dû aussi la vivre, il y a fort longtemps, chez les Esquimaux; eh! bavures qui se donnent à lire en cet envers d'entre-lignes, détours, oublis, retours de ces exquis mots."*

"Cette histoire algérienne nous a enrichis malgré tout. Avoir deux mémoires, à un moment, cela a été mal vu par les uns et par les autres. Et pourtant... Quand je suis allé chez M. Dib, dans sa maison des Ardennes, j'ai vu une gigantesque vigne qui recouvrait toute la terrasse. Je lui ai révélé qu'une vigne cela se taillait, et il m'a fourni une échelle pour que je m'exécute. Tout étonné, l'année suivante, il m'a avoué que maintenant, sa vigne donnait des grappes. Et j'ai vu dans son oeil, qu'un fils de colon pouvait parfois, parfois... avoir quelque utilité." J. Pélégri.

Dominique Le Boucher est critique littéraire.

Jacques Dumont est journaliste.